

Appel à contributions « Faire court »
Journée d'étude et séminaire
Université Grenoble Alpes – UMR Litt&Arts
12 mai 2022

Le projet « Faire court » se trouve placé sous le signe de Flaubert. À l'origine, une invitation de la Cinémathèque de Grenoble¹ à faire dialoguer en cette année de bicentenaire, une adaptation de *Madame Bovary* et un écrivain contemporain, Arno Bertina, partie prenante du projet Bowary (<https://baragueswalden.fr/bowary/>), réécriture du roman au format Twitter. Ce cas d'espèce offre l'occasion d'une réflexion sur ce qu'implique le désir de brièveté, l'ambition de « faire court », en mettant l'accent sur l'exigence du « faire » et sur le processus de création. Il s'agira de chercher à isoler la spécificité du « faire court » en regard de notions connexes : qu'elles affectent la forme, comme le fragment, l'ébauche, ou qu'elles en caractérisent les valeurs et les modalités d'existence, comme la fulgurance, l'illumination ou l'instantanéité. Mais aussi d'interroger les modalités de cette brièveté selon les supports et les formes artistiques (cinéma, arts visuels, arts du spectacle...), tant elle peut osciller entre fulgurance de l'exécution et instantanéité de la réception.

Genèses créatrices

La brièveté ne s'apprécie pas uniquement comme une caractéristique de l'œuvre achevée ; elle se laisse entrevoir au travers des étapes du processus créateur, tantôt comme une exigence de sobriété vers laquelle tend l'artiste, tantôt comme une anxiété devant le tarissement possible de l'inspiration – la crainte d'être *un peu* court, tantôt encore comme un point de départ, nécessairement embryonnaire et promis à de successives expansions.

S'agissant du geste créateur sans doute y a-t-il plusieurs manières de faire court : l'une qui reçoit l'exigence de brièveté d'une contrainte matérielle extérieure, d'un formatage médiatique ou bien encore d'une tradition générique. Le court métrage a été pour le cinéma des premiers temps une nécessité technique avant d'être un format d'expression artistique à part entière ; des formes brèves en poésie ont pu obéir aux codes des jeux mondains et littéraires ; nombre de textes courts ont pris naissance, à l'instar des célèbres nouvelles en trois lignes de Félix Fénelon, dans l'écosystème médiatique du XIX^e siècle et par l'essor progressif des rubriques des périodiques, des brèves et des entrefilets.

Une autre façon de faire court est de concevoir la brièveté comme le point d'aboutissement auquel la forme parvient. Il pourra être intéressant de s'interroger sur l'horizon esthétique, voire axiologique qui borne cette pratique : exigence de *justesse* que Baudelaire considère comme l'honneur du poète ; parti pris de sècheresse au rebours des séductions rhétoriques de la *copia* et des épanchements prêtés au lyrisme romantique. Sans compter l'apparente modestie que recèle l'emploi de l'adjectif « petit » propre à qualifier tout autant la taille de l'ouvrage que la faible ambition de l'entreprise.

Une dernière façon de concevoir cet attrait pour la brièveté sera de le considérer diachroniquement : les pratiques du court s'inscrivent dans une inflexion des usages et des

¹ Une soirée *Madame Bovary* est organisée le jeudi 16 décembre 2021 à la Cinémathèque.

supports de l'écrit, mais elles remobilisent également une tradition et réactualisent des formes anciennes : quel rapport entre la pratique de l'aphorisme et les statuts facebook ? entre la veine du haïku et la poetweet ? entre la tradition des vies brèves et les *Microfictions* de Régis Jauffret ? Ce sont de telles rémanences qu'il faut dessiner pour inscrire ce goût du court dans des héritages formels.

Logiques attentionnelles

L'avènement de la modernité s'est accompagné d'une réflexion à propos de ses répercussions sur les facultés et la vie psychiques. Il est significatif que se soient développées de conserve l'expérience des « villes énormes », marquées par cette esthétique du choc que Baudelaire appelait de ses vœux, l'accélération des existences, avivée encore par l'essor exponentiel des systèmes médiatiques et l'étude des mécanismes attentionnels (Théodule Ribot, *Psychologie de l'attention*, 1888). La conscience, « va-et-vient perpétuel d'événements intérieurs » s'immobilise par moments sous l'effet de l'attention. La brièveté des formes et des messages participe de ces stratégies d'attraction et de suspension. Banville n'affirmait-il pas par provocation avoir écrit *La Lanterne magique* [1883] « pour les gens qui ne lisent pas et qui n'ont pas le temps de lire », et proportionnant ce plaisir esthétique aux secondes que prend une élégante pour « achever de boutonner les derniers boutons de ses gants ». Autant d'appréciations qui résonnent dans notre contexte contemporain marqué, comme le décrit notamment Yves Citton par une concurrence des attentions (*Écologie de l'attention*) : comment le texte court répond à la sollicitation permanente de l'attention de nos sociétés industrielles et médiatiques ? Est-il une manière de prendre en considération les limites modernes et contemporaines de l'attention d'un lecteur sollicité de toutes parts ? Ou au contraire de jouer avec ces nouvelles contraintes attentionnelles, voire de les subvertir ?

Intensité

On peut aussi considérer la vaste palette affective mobilisée par le texte court. Cette palette oscille entre tonalité mélancolique et énergie du coup de force. D'un côté, le texte court suscite un affect mélancolique, devant ce qui tourne court et se refuse aux longues durées, dans le prolongement du rapport au fragment : il procède souvent d'une stratégie déceptive comme chez Michel Houellebecq dans *Les Particules élémentaires* où le désir de récit s'interrompt sans cesse, pour donner à éprouver les logiques de frustration de l'économie néolibérale.

Faire court, c'est aussi à l'inverse élaborer une forme qui puisse maintenir le temps de sa lecture la force du commencement, garder l'énergie première de l'entame. Un principe de *concentration du texte*, donc, qui prédispose à la *concentration du lecteur* et se confronte au défi du temps et de la durée. Max Jacob, prolongeant la proposition de Poe dans *The Poetic Principle* soutient qu'« il est difficile d'être longtemps beau » (préface du *Cornet à dés*, 1916) et qu'« on peut préférer un poème japonais de trois lignes à l'Ève de Péguy, qui a trois cents pages ». Pierre Michon élabore des textes resserrés pour en conserver l'énergie et la densité : « La brièveté est essentielle. J'incline à penser que j'écris des *romans courts* – densifiés, resserrés, dégraissés – plutôt que des nouvelles. Je rêve d'un roman plus pur que l'autre, le long – “aujourd'hui, je vais fabriquer un petit roman de trente pages”, disait Lautréamont. Je suis toujours surpris de l'extensivité de cette baudruche qu'est le roman, ce fourre-tout encombré de digressions, de dialogues, d'effets de vérité, où l'énonciation se perd : le bouillon est trop allongé, elle s'y noie. »

Rapport au temps – l'éphémère et le mémorable

On pourra également s'interroger sur les deux directions en apparence opposées dans lesquelles se développe la forme courte dans son rapport au temps. D'une part, une intensité capable de synthétiser l'effet esthétique et de résister à l'érosion (imaginaire de la stèle, de l'inscription lapidaire, de la minéralité du bijou). Même si l'on peut considérer le court selon une perspective sacrilège de réduction, surtout dès qu'il s'agit de transposer un texte long dans une forme courte, comme dans l'entreprise menée actuellement autour de *Madame Bovary*, on peut aussi le penser comme une recherche de mémorable. Si le texte long est sans doute du côté du monument, et à l'inverse le texte court une manière de démonumentaliser la littérature, la brièveté peut être un moyen de faire mémoire, de trouver des formes et des formules susceptibles d'être aisément maîtrisées et remobilisées pour d'autres usages. Dans ce cadre-là, on pourra porter son attention sur toutes les formes de la littérature-slogan analysées notamment par Zoé Carle ou Denis Saint-Amand.

D'autre part, une facilité à s'appropriier l'air du temps et des circonstances pour trouver l'efficacité cinglante de l'épigramme, l'effet piquant de la pointe, le tour léger et superficiel de la poésie fugitive. Outre l'émotion esthétique causée par la forme courte, il faudra s'interroger sur les fonctions qu'elle assure et les registres privilégiés qu'elle explore. Horace la préconise pour une visée didactique, là encore soutenue par une logique attentionnelle : « La maxime concise trouve l'esprit plus docile et la mémoire plus fidèle. Tout ce qu'on dit de trop, l'esprit surchargé le rejette ». Elle est tout autant un instrument de choix pour la plume du satiriste ou de l'humoriste. Réduction du réel à l'absurde qu'illustrent les faits divers de Fénéon, inanité des idées reçues du dictionnaire flaubertien, ou bien encore micro-récits jouant de l'implicite et de l'ellipse narrative particulièrement exploités dans ces attelages icono-textuels que sont par exemple les dessins de presse de Daumier. Ces traits satiriques se retrouvent dans le blog d'Éric Chevillard, *L'Autofictif*, livrant quotidiennement trois aphorismes où l'absurde le dispute à la description caustique du temps présent, comme un exercice régulier de prise et de déprise de l'époque contemporaine.

* * *

La réflexion prendra la forme d'une **journée d'étude le jeudi 12 mai 2022** et de séances de séminaire au printemps 2022.

Les propositions sont à adresser conjointement avant le 24 janvier 2022 à

Laurent Demanze (laurent.demanze@univ-grenoble-alpes.fr) et

Delphine Gleizes (delphine.gleizes@univ-grenoble-alpes.fr)